

préjugés de leur patrie. Il en résulte que la conduite véritable du clergé catholique a été imparfaitement connue et mal jugée. Ce serait donc un service à rendre à une portion vénérable de l'Église universelle ; ce serait un service à rendre à une nation pour laquelle nous avons de vieilles et profondes sympathies et qui nous les rend ; ce serait un service aussi à rendre aux catholiques de France qui ont peut-être quelque utile enseignement à tirer de l'exemple de leurs limitrophes, que de faire connaître la situation réelle du clergé en Belgique, ses actes passés et son influence actuelle. La similitude des constitutions politiques, la ressemblance des mœurs et des idées, offriraient, nous le croyons, des rapprochemens et des leçons qui ne manqueraient ni d'importance ni d'à-propos.

Univers.

LES ILES MARQUISES.

Au moment où l'Océanie, et particulièrement les Iles Marquises, fixent l'attention publique, on nous saura gré de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques particularités relatives aux peuplades sauvages qui habitent ces contrées peu connues. Nous les empruntons à un excellent ouvrage composé par le P. Mathias G..., missionnaire de l'Océanie, arrivé récemment de ces îles, et dont nous nous proposons de rendre compte.

L'histoire de chaque archipel, de chaque île, de chaque baie, de chaque peuplade de l'Océanie orientale, ne fut d'abord qu'une histoire de guerres, de sang et du plus affreux cannibalisme. Aux petites îles *Mangarua* ou *Gambier*, maintenant si douces et si tranquilles depuis leur conversion au catholicisme, il n'en était pas autrement autrefois, c'est-à-dire toujours querelle, guerre, puis le sacrifice des prisonniers. De même à *Tahiti*, jusqu'à la fin du règne de *Pomare I.* ; aux îles *Sandwich*, jusqu'à la fin de celui du grand *Temeha-mcha*. Avant ces deux princes, conquérans et premiers civilisateurs chacun de leur archipel, au commencement de ce siècle, on ne voyait que troubles et guerres, sans cesse renaissantes. Et, en effet, chaque île était partagée entre une foule de chefs, qui, sans cesse les armes à la main les uns contre les autres, se faisaient la guerre pour s'arracher quelques lambeaux de terre, ou venger quelque violation de leurs *tapus*, ou se procurer simplement le plaisir de massacrer un grand nombre d'hommes et de les offrir en sacrifice à leurs dieux.

Aux *Marquises*, dont nous parlons spécialement, ces mêmes usages subsistaient jusqu'à ces dernières années ; et il faut y joindre encore l'usage, comme aux îles *Gambier*, de manger les victimes offertes à leurs affreuses divinités. Je vous ai déjà parlé de ces horribles festins de l'anthropophagie, et, pendant plusieurs années, nous avons pour ainsi dire assisté nous-mêmes aux fusillades qui chaque jour retentissaient à nos oreilles sur quelque point de ces îles, sans cesse agitées de cette fureur de guerre. Chaque jour apportait la nouvelle d'une victime obtenue par un parti ou par l'autre, puis étranglée, si elle était encore vivante, enfin découpée par morceaux et mise au four sauvage avec un nombre des animaux les plus immondes, de pores, et enfin dévorée en grande cérémonie par les chefs, les guerriers et les prêtres des idoles, à qui elle avait été offerte. Je vous ai dit aussi que, pour l'honneur de l'humanité, toutefois, et pour celui de l'âge et du sexe, les plus faibles et aussi les plus doux, ces affreux régimes ne se faisaient qu'en des lieux retirés et interdits aux femmes et aux enfans. Vous ne me saurez pas mauvais gré de répéter ici en passant cette remarque, qui soulage un peu le cœur.

Mais pour nos guerriers, prêtres et chefs cannibales, une fois la guerre allumée, et même durant le temps des interstices des combats, telle est leur animosité de tribu à tribu ennemie, qu'on ne fait quartier à personne ; et, ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'ils ne regrettent pas de pareilles cruautés ; ils trouvent, au contraire, ces festins d'anthropophages et toutes ces guerres qui leur en fournissent les élémens dans les prisonniers, tout aussi beaux et aussi moraux que nos guerres d'Europe et du vieux monde civilisé. C'est ce que me répondit à moi-même, un jour, un chef de *Taito-hoe*, *Pukako*, c'est-à-dire *Le Grand*, apparemment lueur ou mangeur *Le Grand*, ainsi appelé parce qu'il était un des plus grands héros de cette anthropophagie que je lui reprochais. Cependant, tous n'osaient pas l'avouer aussi ouvertement aux étrangers ; mais toujours est-il vrai qu'aucun prisonnier n'échappait à ce sort. C'est pour eux la religion de la guerre, et malheur à qui ne l'accomplirait pas.

Voici un trait encore dont nous avons été témoins. Durant une guerre entre les *Teii* et les *Hawaili*, en l'île de *Nuku-Hiva*, un pauvre fou de cette dernière tribu s'avisa, dans un interstice de combat, de passer la montagne qui séparait les deux peuplades et de s'en venir un matin, dans un état de complète nudité, reprocher aux *Teii* leur férocité et l'injustice de la guerre qui existait alors, et qu'en effet ils avaient allumée les premiers. On savait qu'il était fou ; aussi les premières personnes auxquelles il se présenta le plainquirent d'abord et ne lui firent rien ; mais survinrent les guerriers ; le conseil des chefs et des prêtres s'assembla, on délibéra s'il faut le faire mourir. Comme la décision tardait quelques instans, deux ou trois des plus effrénés assommèrent de leurs massues le pauvre fou ; tout le monde fut content ; on attache le cadavre par les pieds et par le cou sur une longue perche, puis deux des plus vigoureux le mettent sur leurs épaules, et tout le corps des guerriers se mettent en marche, poussant de temps en temps d'horribles cris, et portant la victime au lieu destiné au sacrifice. On célébra ce jour comme un grand jour de triomphe. Jugez donc ce que c'est que l'homme livré à lui-même et dans cet état de belle nature que nous a vanté Rousseau. Après l'offrande aux dieux, c'est-à-dire aux démons, on emporta de nou-

veau le cadavre à la montagne, avec les mêmes démonstrations et les mêmes cris, pour aller consommer probablement le festin cannibale, où l'usage est dit-on, d'offrir toujours au premier chef les yeux de la victime, regardés comme morceau plus friand ou plus sacré.

Par ce que je viens de dire, on comprendra déjà quelle est leur manière de faire la guerre ; cependant je dois entrer encore en de nouveaux détails ; puis nous expliquerons les causes de cet état perpétuel d'hostilités entre les tribus diverses, souvent d'une même île. Dans leur tactique, il n'y a réellement presque jamais de batailles rangées ; ce sont presque toujours des attaques par surprise, à la façon des bédouins de l'Algérie, ou si l'on veut à la façon encore des guerres de partis en Europe. On se tiendra en embuscade sur le chemin, cachés dans un ravin ou derrière une roche ; quand les deux partis se sont rencontrés, ce n'est encore qu'une guerre d'escarmouches pour ainsi parler ; chacun court où il lui plaît, tire plus ou moins au hasard du côté où il voit un ennemi, caché comme lui derrière un quartier de rocher ou derrière une broussaille ; les deux coups de fusil échangés, presque toujours sans se faire du mal, on le conçoit, les deux combattans sortent de leur cachette dansant et gambadant, sans doute de la joie de n'être pas tués, et après quelques instans se mettent de nouveau à charger leurs armes et à courir ailleurs, changeant de direction, parce qu'ils n'ont pas été heureux contre leur ennemi dans ce premier coup de feu. Des batailles de deux ou trois cents combattans contre autant d'adversaires durent ainsi des journées entières à tirer sans ordre et sans ensemble un grand nombre de coups de fusil, et à courir de vallon en vallon, de montagne en montagne. Chacun ne s'approche qu'à distance fort respectueuse, pour éviter de tomber sous la balle de l'ennemi, qui, l'ayant atteint, ne manquerait pas de le mettre bientôt, mort ou vil, sous la dent de l'anthropophage. Sans ces précautions d'une tactique fort bien entendue, ces peuplades, dans un ou deux combats, seraient à moitié détruites. Cependant, il y a des attaques plus générales et plus en masse ; c'est quand on veut s'emparer d'une baie. On l'attaque alors souvent et par terre et par mer. Par terre, on arrive par différens points, ordinairement les plus faibles et que l'on croit les plus mal défendues. Mais l'ennemi se tient sur ses gardes, tâche de faire face à tout et de repousser l'attaque. J'ai vu ainsi le pauvre jeune roi *Temonoana* revenir sans armes, presque sans vêtemens, d'une attaque qu'il avait faite contre la baie de *Hakau*, où il avait tout jeté pour s'enfuir, s'étant vu sur le point d'être pris lui-même. Mais si la baie est prise, alors tout ce qui tombe sous la main est massacré ; on dévaste tout, on brûle les cases, on abat les arbres, même l'arbre à pain et le précieux cocotier. C'est ainsi qu'il était arrivé à la baie de *Hakapeli*, où était autrefois le fort *Madisonville* de Porter quand nous l'avons vu, il n'y subsistait plus de trace de peuplade, quelques broussailles et deux ou trois vieux troncs d'arbres étaient tout ce qui restait de cette baie qu'on nous disait avoir été une des plus florissantes.

C'est pourquoi quand un ennemi en force menace de tomber sur une peuplade, on prend ses précautions. Ainsi, avons nous vu, dans la dernière guerre de tous les *Taipis* contre la baie de *Taiohae*, tous les habitans de celle-ci, au nombre desquels nous étions, emporter tous leurs effets, à la mer, se camper sur le rivage, et demeurer là pendant plus d'un mois, dans des cabanes provisoires, en attendant le sort de la guerre. Quelques pirogues étaient là préparées pour la fuite, en cas d'invasion de l'ennemi. Les enfans et les femmes les plus faibles avaient le ballot de toutes leurs richesses renfermé dans un morceau de leur étoffe, prêt à mettre sur le dos pour s'enfuir dans les cavernes des montagnes, où déjà précédemment, dans une pareille irruption, ils s'étaient tenus cachés durant quinze mois. On nous pressait de fuir les mêmes préparatifs. Il fallait entendre les vieillards qui craignaient de n'avoir plus assez de souplesse et d'agileté dans les jambes pour pouvoir se sauver, se lamenter en nous disant que, pour eux, ils n'avaient plus à s'attendre qu'à être mangés par l'ennemi. Quelques infirmes s'étaient fait transporter dans des anfrs de rochers, et c'est là que nous allâmes en confesser quelques-uns qui étaient devenus chrétiens. C'était un spectacle vraiment digne de larmes. Cependant le corps des guerriers ne dormait pas, et il gardait assidûment tous les points et issues par lesquels l'ennemi pouvait tomber du haut des montagnes sur notre peuplade, comme un vautour sur sa proie. Heureusement, la chose n'arriva pas, malgré quelques alertes assez vives, entre autres celle du dernier jour de 1839 à 1840. Mes confrères et moi nous nous embrassâmes ce premier jour de l'an, croyant que ce serait le dernier de notre vie. Cependant un chef des ennemis, le roi des *Taioas*, qui nous aimait, parce que nous avions été le visiter autrefois dans sa tribu, nous avait fait dire que nous n'avions rien à craindre de sa part, mais qu'il ne pouvait répondre de ses alliés, surtout les *Puo*, les plus farouches des hommes, comme il les appelait. Un navire de guerre français, le *Pylade*, dont j'ai déjà parlé, vint sur ces entrefaites mêmes, par une providence admirable nous délivrer et rétablir la paix parmi ces peuples, par des voies de conciliation dont je vous parlerai peut-être. J'ai omis de vous dire jusqu'à présent que, durant ces guerres cruelles, notre ministère de paix, pour tâcher de réconcilier les peuples si acharnés, était d'autant plus infortuné qu'il leur était de fendu, sous peine de mort, d'écouter tout autre parole de religion que celle de leurs affreuses superstitions de cannibale ; nous étions par là arrêtés tout court ; un pareil *tapu* pour ces peuples était inviolable.

Maintenant, vous voulez savoir le genre d'uniforme et d'armes que portaient ces sauvages dans leurs combats. Je vous ai dit qu'ils tiraient leurs armes à feu des balanciers anglais et américains, qui les leur portaient pour des échanges de nourriture. Au reste, ces armes occasionnaient peut-être